

CENTRE ORSTOM
de
Petit Bassam
B. P. 4293
ABIDJAN
R.C.I.

Yves MARGUERAT
Section de Géographie

COLLOQUE DE KUMASI
Janvier 1975

Extraits d'un article sur
"LA FORMATION DU RESEAU URBAIN AU GHANA"
à paraître dans les "Cahiers d'Etudes Africaines"

N° 1
"LES FONDEMENTS HISTORIQUES
DE LA PUISSANCE URBAINE DE KUMASI".

N.B. Texte de synthèse et de vulgarisation, destiné à des non-spécialistes.
La forme est encore provisoire. La partie traitant de l'évolution économique de
la ville au XXe siècle n'est pas encore rédigée. Les traductions de textes anglais
sont de l'auteur.

Texte A

(Extrait de la troisième partie du chapitre I, sur
les villes du Ghana pré-colonial)

AU CENTRE : LA PREPONDERANCE DE KUMASI

Les villes du Ghana du Nord, si actives qu'elles aient pu être, souffraient donc d'une fragilité fondamentale dans leur essence même : leur prospérité, leur survie dépendaient de forces extérieures, sur lesquelles elles n'avaient aucune prise. Pour qu'une ville soit durable, il faut qu'elle dispose d'un contrôle sur les activités de relation qui la constituent, c'est-à-dire qu'elle soit capable d'organiser à son profit l'espace qui l'entourne. Elle doit donc être un centre de commandement, un noeud de pouvoirs politiques assez puissant et assez autonome pour créer ou maintenir les fondements socio-économiques qui peuvent lui assurer un développement auto-centré. De cette conjonction, rarement réalisée en Afrique Noire (1), entre pouvoir politique et puissance économique également nécessaires à l'assise d'une grande ville, Kumasi donne une illustration spectaculaire. Pour bien en situer les composants et le contexte, reprenons encore une fois le fil de l'Histoire.

Nous l'avons vu, la naissance au XVI^e siècle de courants commerciaux à partir des comptoirs européens de la côte amena les sociétés faiblement structurées (2) qui peuplaient les forêts du Ghana méridional - milieu physique en principe peu favorable à l'existence de groupes humains de grande taille - à s'organiser de façon de plus en plus complexe. Il s'agissait

(1) La Nigéria en offre quelques beaux exemples avec les villes yoruba et haoussa. Voir Mabogunje : op. cit. (chapitres III, IV, VIII et IX).

(2) Peuples appartenant au vaste groupe des Akan, caractérisés par une filiation matrilineaire. Les Akan dans leur expansion ultérieure ont aussi occupé la moitié sud-orientale de l'actuelle Côte d'Ivoire, mais sans y maintenir d'Etats centralisés (sauf à l'Extrême-Est : Sanwi et Ndénié), donc sans y former de villes : le commerce s'y faisait de village à village sur la base des alliances familiales. Cf. les travaux de Jean-Pierre Chauveau, notamment "Note sur les échanges dans le Baoulé pré-colonial" colloque de Bondoukou, 1974 (à paraître).

de contrôler un espace toujours plus étendu afin de permettre une circulation aisée (et profitable) aux marchandises, que celles-ci fussent convoyées de bout en bout par les mêmes négociants ou qu'on se les transmît de voisin à voisin. Il fallait aussi lutter contre ses rivaux pour la mainmise sur les régions productrices d'or (1).

Au siècle suivant (2), l'importation de plus en plus massive d'armes à feu permit dans l'intérieur du pays la constitution de véritables royaumes qui s'étendaient par la force aux dépens de leurs voisins. Les plus importants furent, d'ouest en est, le Denkyira, centré sur la moyenne vallée de l'Ofin, autour de l'actuelle ville de Dunkwa, qui contrôlait les voies d'accès à Elmina et au Cap des Trois Pointes; l'Akim autour d'Oda, dans la vallée de la Birrim, au nord-est de Cape Coast; et l'Akwamu, le mieux organisé et le plus ambitieux de ces Etats, qui dans la seconde moitié du XVII^e siècle se tailla un vaste domaine de part et d'autre des Monts Akwapim, submergeant les principautés littorales et contrôlant la côte de Winneba à l'embouchure de la Volta (3).

Ces royaumes, encore peu structurés et dont l'existence n'a jamais dépassé un siècle, n'ont -tout comme les éphémères confédérations que les Fanti tentèrent bien plus tard de mettre sur pied, autour d'Abora Dunkwa et de Mankesim- guère laissé de traces dans l'armature urbaine d'aujourd'hui. Il n'y a que Kibi et Oda, centres des deux tribus akim (Abuakwa et Kotoku), et Asamankese, capitale de l'Etat akwamu jusqu'à sa destruction en 1730, qui fassent aujourd'hui indiscutablement figure de villes. Quant à Dunkwa, actuel chef-lieu de ce qui reste du Denkyira, ce n'est en réalité que dans les années

-
- (1) Or alluvionnaire dans les terrasses fluviales mais aussi mines profondes de plus de dix mètres dans les roches "birrimiennes".
 - (2) Voir en particulier G. Stride and C. Ifeka : "Peoples and empires of West Africa" (chap. XIV) et J. Fage : "A history of West Africa" (chap. VII).
 - (3) Il s'empara même en 1693 du château de Christianborg à Accra, dont les Danois durent racheter (fort cher) le droit d'usage. Les clés du fort font toujours partie du trésor royal akwamu.

1940 qu'est venue s'y installer la dynastie régnante, jusqu'alors réfugiée à Jukwa (juste derrière Cape Coast) depuis la victoire des Ashanti en 1701 et la conquête par Kumasi des gisements aurifères de la région d'Obuasi où se trouvait Bankesieso, première capitale maintenant disparue (1).

Cet héritage ancien se manifeste encore, cependant, dans la localisation des fonctions officielles de rang inférieur : "districts", présents ainsi à Kibi, Oda, Asamankese et Dunkwa, et aussi "local councils" et "local courts" dont le ressort territorial et les attributions sont généralement à base ethnique (2). La présence de ceux-ci permet de faire émerger de petits bourgs encore largement ruraux, par exemple Fomena (au sud de Kumasi), centre du peuple adansi. Les facteurs historiques rendent donc compte ici d'un certain nombre de distorsions, comme le choix, pour installer ces institutions, de villages qui ne sont visiblement pas les mieux placés : ainsi (3) a-t-on désigné l'humble village d'Asin-Nyankumasi (au nord de Cape Coast), siège du chef des Asin, de préférence à l'active bourgade de Foso (7.000 habitants) qui s'épanouit près du croisement de la grande route Cape Coast-Kumasi et de la voie ferrée Tarkwa-Oda. Ou bien on a partagé les fonctions : chez les Krobo (au nord-est d'Accra), le "district commissioner" siège à Akuse (4.000 habitants), vieux port sur la Volta, le "local council" dans la capitale traditionnelle d'Odumasi (6.300) et le "local court" à Somanya (9.300 citadins), deux de ces gros bourgs ruraux qui s'étirent au pied des Monts Akwapim. Ailleurs encore, les vieux antagonismes entre chefs coutumiers firent choisir un endroit neutre : ainsi en pays ahafo (sud de Sunyani) a-t-on en 1912 installé l'administration du district à Goaso, à mi-chemin entre les deux seigneuries rivales de Mim et de Kukuom (4)... Mais tout ceci est bien mineur à côté de la marque profonde imposée à l'espace ghanéen par l'histoire ashanti.

* *
*

(1) Dickson : op. cit. (p. 111) et Dickson and Benneh : op. cit. (p. 146).

(2) Voir ci-dessous, chapitre II.

(3) Cité par Grove and Huszar : "The towns of Ghana" (p. 85).

(4) Voir A.F. Robertson : "History and political opposition in Ahafo", Africa, 1973, n° 1 (pp. 41-58). L'auteur y montre comment l'antagonisme des deux factions s'est perpétué du XVII^e siècle à nos jours en utilisant les expressions politiques de l'époque (pour ou contre la suzeraineté ashanti, pour ou contre le C.P.P. de Nkrumah, etc...) et en reconstruisant l'Histoire en fonction des besoins de la cause.

Parmi les peuples tributaires du Denkyira figurait au nord, entre le lac Bosumtwi (1) et le plateau gréseux qui termine au sud le bassin sédimentaire de la Volta, sur les marges septentrionales - riches en colatiers - de la grande forêt, une poignée de petites chefferies apparentées : les Ashanti. A l'extrême fin du XVII^e siècle, la tutelle de plus en plus oppressive qu'ils subissaient les poussa à la révolte, ce qu'ils ne pouvaient faire qu'unis. Cet acte historique majeur : la formation de la confédération ashanti (2), fut l'oeuvre d'un très grand politique, Oséï Toutou (intronisé vers 1690, tué au combat en 1717), chef de l'un de ses petits Etats, celui de Kumasi (3), et de son sage mentor, l'okomfo (prêtre akwamu) Anotchié, qui institua les fondements magico-religieux du nouveau pouvoir, en particulier le "Trône d'or" qu'il fit descendre du ciel sur les genoux d'Oséï Toutou en signe d'investiture divine.

Dans la nouvelle union, chacun des Etats primitifs conservait son autonomie interne, son organisation propre, sa dynastie, mais la direction générale, la diplomatie et la guerre étaient confiées au seigneur de Kumasi (kumasihéné) devenu le chef suprême du peuple ashanti (asantéhéné), assisté d'un conseil où siégeaient ses pairs, et de l'armée fédérale, où chaque contingent national avait sa place déterminée.

Après plusieurs années de dures batailles, le Denkyira fut écrasé, en 1701, et ses vassaux - en gros toute l'actuelle Région Occidentale, jusqu'à Elmina (d'où les Hollandais dépêchèrent tout de suite des émissaires à Kumasi) - passèrent sous la suzeraineté ashanti. Puis ce fut, en quelques décennies, une série de coups de boutoir dans toutes les directions qui agrandirent le jeune empire par la conquête de l'Asin (au nord de Cape Coast) et de l'Akim (qui s'était lui-même emparé peu avant du l'ancien royaume akwamu - c'est-à-dire la Région Orientale - donnant ainsi aux Ashanti le

(1) Magnifique lac de 10 km de diamètre (cratère de chute d'aérolite) fortement sacralisé par les Ashanti; voir R. Rattray : "Ashanti" (pp. 54-76) et Joseph Dupuis : "Journal of a residence in Ashantee" (1824), 2^e partie (pp. XXI et XXXIV-XXXV).

(2) Voir surtout J.K. Fynn : "Asante and its neighbours" (chap. II et III). Cette structure fédérale, très décentralisée, existait au niveau de chacun de ces petits Etats et se répétait à tous les échelons inférieurs, jusqu'au village et au clan; voir R. Rattray : "Ashanti law and constitution" (chapitre XII et XIII).

(3) D'où le surnom populaire de la ville : Oseikrom (le village d'Oséï).

contrôle sur la région d'Accra, où les Danois, comme les Hollandais d'Elmina, durent leur payer tribut. Ce fut ensuite, au nord-ouest et au nord l'annexion du Bono (vieux Etat akan-dyula autour de l'ancienne ville marchande de Begho) et des pays abron (Région Brong-Ahafo (1)), suivie de la conquête des deux grands royaumes gondja et dagomba, soumis à un tribut annuel de plusieurs centaines d'esclaves, et de là le protectorat imposé au Jaman (Bondoukou)... Au milieu du XVIII^e siècle, à la mort du grand conquérant qu'avait été Opokou Waré (1720 environ -1750), l'aire d'influence de l'empire ashanti dépassait presque partout (sauf peut-être au nord, où les limites sont bien incertaines) les frontières de l'actuel Ghana, débordant largement sur le Togo (rencontrant à Anécho un autre grand royaume expansionniste, celui d'Abomey, qui en fut fortement influencé dans sa politique et dans ses arts) et sur la Côte d'Ivoire orientale, jusqu'à la Comoé, avec la suzeraineté sur Bouna, Bondoukou, les royaumes agni du Ndenié et du Sanwi, le poste français d'Assini... Seul lui échappait le pays fanti, de Cape Coast à Winneba, protégé par les forts anglais.

Si les petits Etats originels de la confédération s'étaient relativement peu transformés, la ville de Kumasi était devenue la capitale d'un grand empire centralisé (2), et elle en tirait toutes sortes de pouvoirs et d'avantages. Autour de l'empereur s'était développé, avec l'essor de sa puissance, une cour dont la complexité et le faste n'avaient rien à envier à ceux que connaissaient à la même époque celles de Pékin, d'Ispahan ou de Versailles (3). Centre politique de l'Etat, la cité était le réceptacle sacré du

(1) Brong ou Borong = Abron en français. Rappelons que tous ces mots ont plusieurs orthographes.

(2) La meilleure description de cette organisation se trouve dans Ivor Wilks : "Ashanti government" in D. Forde et Ph. Kaberry : "West African kingdoms in the XIXth. century" (pp. 206-238).

(3) Voir la description éblouie que donne de sa réception officielle par l'empereur et 30.000 guerriers, couverts de bijoux d'or et d'armes resplendissantes, de soieries et de peaux de léopards, sous les parasols multicolores, qui dansaient en cadence des chants et des fanfares, Edward Bowdich, ambassadeur anglais à Kumasi en 1817. ("Mission from Cape Coast Castle to Ashantee" pp. 34-41). Un de ses dessins représentant une fête à Kumasi est reproduit in Hubert Deschamps: "L'Europe découvre l'Afrique", avec un récit coloré de ce voyage (pp. 57-65). Autre description très suggestive d'une entrée triomphale à Kumasi par Ramseyer et Kühne - mais plus étonnante car cette réception-ci accueille des missionnaires faits prisonniers lors d'une offensive ashanti en 1869; cité par Freda Wolfson: op. cit. (pp. 153-158).

Trône d'or d'Oséï Toutou et de l'okomfo Anotchié, symbole mystique de l'unité, de la force et de la continuité du peuple ashanti : il lui était attaché plus d'importance encore, et plus de cérémonial, qu'à la personne même -passagère- de l'asantéhéné (1)

Les liens entre les seigneuries constitutives de l'Union, ainsi que l'allégeance des vassaux, étaient réactualisés chaque année dans de grandes festivités - l'"Odwira" (2) - à la fois religieuses et politiques, qui réunissaient à Kumasi pour y prier ensemble, concilier les conflits internes, débattre, selon de longues procédures de consultations à tous les niveaux, des problèmes de l'heure et de ceux de l'année à venir, tous les détenteurs d'autorité de l'empire, dont l'absence eût été une preuve évidente de trahison.

-
- (1) Cf. notamment R. Rattray : "Ashanti" (pp. 287-294). Chez tous les peuples akan, l'autorité est symbolisée - plus : incarnée - par un siège caractéristique (un petit tabouret sans dossier, dont le plateau se relève légèrement sur les côtés), que se transmettent avec vénération les détenteurs successifs du pouvoir. On verra plus loin qu'en 1896 les Ashanti laissèrent sans réagir les Anglais faire prisonnier l'asantéhéné, mais se rebellèrent à l'idée de perdre le Trône d'or, qu'ils surent cacher pendant un quart de siècle à l'autorité coloniale (photographie in A. Kyerematen : "Panoply of Ghana", p. 25).
- (2) En anglais : "yam custom", en français (chez les Akan de Côte d'Ivoire) : "fête de l'igname". C'est un ensemble de cérémonies très complexe et très révélateur, où se télescopent des rituels :
- agraires : fête de la récolte de l'igname nouveau (chez les Akan, l'igname est l'aliment essentiel, que les mythes décrivent comme plus ou moins homologue à la vie humaine);
 - moraux : purification collective (c'est le sens du mot "odwira") où l'eau lustrale entraîne toutes les souillures de l'année écoulée;
 - sociaux : purgation des tensions internes par l'inversion des rôles, la possibilité de dire à chacun ses quatre vérités, la levée temporaire des interdits (licence sexuelle, vol, ivrognerie...);
 - enfin politiques : glorification de la puissance et de la continuité de la dynastie (sacrifices -notamment humains- aux mânes des asantéhéné défunts) et réaffirmation de l'unité de l'empire. Voir descriptions par E. Bowdich, op. cit. (pp. 274-280) et par R. Rattray : "Religion and art in Ashanti", 1927 (pp. 127-143); pour une analyse en comparaison avec d'autres rites akan : F. J. Amon d'Aby : "Croyances religieuses et coutumes juridiques des Agni de la Côte d'Ivoire" Ed. Larose, Paris 1960 (pp. 27-33) et surtout Denise Paulme : "Un rituel de la fin d'année chez les Nɛema de Grand-Bassam" in Cahiers d'Études Africaines n° 38, 1970 (pp. 182-202).

Si les membres de la confédération gardaient leur souveraineté intérieure (1), symbolisée par des "odwira" propres, les voisins vaincus - à qui l'on avait en général laissé leurs chefs et leurs coutumes - étaient initialement administrés depuis Kumasi par les notables de ville. Ce système avait deux inconvénients : un contrôle insuffisant des vassaux, toujours prompts à faire sécession si l'occasion s'en présentait, et une puissance excessive concentrée entre les mains des grandes familles de la capitale, qui s'en enrichissaient prodigieusement. A la fin de son règne glorieux, Opokou Waré tenta de réduire leurs privilèges (2). Il était trop tard : une révolte des "barons", en 1746, le chassa de sa ville, qui dut être reprise d'assaut par l'armée fédérale (3). Il s'ensuivit vingt ans de paralysie de l'empire, jusqu'à ce qu'un autre grand asantéhéné, Oséï Kwadio (1764-1777), réussît à briser le pouvoir des vieilles familles et à créer, à Kumasi et dans les provinces, une administration de fonctionnaires impériaux, hommes sans naissance qui ne tenaient que de lui leur autorité et leur fortune, et dont la fidélité était ainsi garantie (4). Un secrétariat central de l'Etat fut même progressivement organisé dans la capitale avec le concours des lettrés musulmans venus du Nord. Une comptabilité du trésor impérial (en poudre d'or) était tenue de façon empirique mais efficace (5).

-
- (1) Au moins au XVIII^e siècle. Par la suite, le pouvoir central se fit de plus en plus envahissant. Bowdich décrit ainsi en 1817 une tentative de Kumasi pour extorquer un tribut à l'Etat de Juabin en profitant de la jeunesse de son prince (p. 245).
 - (2) Cf. J. K. Fynn (pp; 84-85) et aussi K. Arhin : "The financing of Ashanti expansion (1700-1820)" in Africa, 1967, n° 3 (pp. 283-291).
 - (3) Récit in Dupuis (p. 235).
 - (4) I. Wilks décrit ainsi (p. 220) la carrière d'Agyei, le diplomate le plus réputé de l'empire dans le premier tiers du XIX^e siècle. Simple négociant akwamu qui convoyait du sel sur la Volta, il avait été remarqué par l'Akwamuhéné et emmené par lui à Kumasi pour une négociation difficile. Ses plaidoiries y furent si efficaces que l'empereur Oséï Bonsu le garda à son service, lui faisant grimper tous les échelons jusqu'au plus haut des offices non héréditaires : la charge de porte-parole impérial pour les affaires étrangères, avec à chaque promotion des dotations en palais, femmes, or, esclaves lui permettant de tenir son rang.
Le recrutement de ces fonctionnaires se faisait souvent de père en fils (dans une civilisation matrilineaire), ce qui assumait à la fois une certaine continuité et le maintien du libre choix de l'asantéhéné. Des étrangers, comme cet Agyei, furent parfois engagés, ainsi dans les années 1875 le Français Bonnet, gouverneur de Yeji, et le Danois Nielsen, chargé de recruter des mercenaires haoussa pour la garde impériale.
 - (5) Par un système de coffres étalonnés : cf. Rattray "Ashanti law and constitution" (p. 117). Le gyaasewahéné (ministre des finances) était un très puissant personnage, doté de larges responsabilités dans le budget de l'Etat, comme cet "Apokoo" (Opoku Frefre), ami de Bowdich.

La cour et ses fêtes, les grands et leur richesse, faisaient vivre dans la ville une foule d'artisans nécessaires à leur luxe : orfèvres et maçons, forgerons ou musiciens, tisserands des somptueux pagnes traditionnels ashanti (1) et bien d'autres encore, qui y développèrent un art original et raffiné. Toute cette activité entretenait les innombrables petits métiers nécessaires à la vie quotidienne d'une grande ville : l'agglomération de Kumasi, en comptant ses faubourgs (dont celui de Bantama (2), où étaient inhumés les asantéhéné) et la nébuleuse des multiples hameaux des proches environs, sur le territoire de la ville actuelle, où vivaient les petites gens, les familles de la classe moyenne et les esclaves, réunissait au début du XIX^e siècle une centaine de milliers d'habitants, à ce qu'affirmèrent les notables ashanti à Bowdich (3). Ce dernier estimait à 12 ou 15.000 personnes la population de la cité proprement dite (l'actuelle "old town" (4), trois km sur un), où résidait l'aristocratie, autour du vaste palais impérial et du quartier des femmes de l'asantéhéné (5). La ville a dû s'étendre encore par

-
- (1) En particulier les tissus "adinkra", imprimés au tampon gravé, et les splendides "kenté" brodés de fils de soie (celle-ci était un élément important dans les achats aux Européens) selon des motifs dont la codification correspond presque à une écriture. Voir description in Rattray: "Religion and art..." (pp. 236-274) et photos in A. Kyerematen (op. cit.). Beaux spécimens au musée national d'Accra.
 - (2) Là où se dresse aujourd'hui le grand hôpital ("Okomfo Anotchie Hospital") de la ville.
 - (3) Op. cit., p. 323. Ce chiffre n'a rien d'extravagant dans l'Afrique des grands empires : Gao à l'apogée des Sonrhay (au milieu du XVI^e siècle) fut recensée par ses propres habitants pour savoir qui, d'elle ou de la riche Kano, était la plus grande. On compta exactement 7626 maisonnées (non comprises les baraques provisoires et les huttes de branchages), soit bien 100.000 citadins; le chiffre de Kano -perdu- devait être du même ordre de grandeur (J. Ki Zerbo : op. cit., p. 149). Bowdich évaluait -d'après le nombre des soldats mobilisables (205.000)- à au moins un million la population du pays ashanti proprement dit, dont 300.000 dans l'Etat de Kumasi (op. cit., p. 316).
 - (4) C'est en gros le quartier commercial actuel, sur le flanc oriental de la colline que surmonte maintenant le quartier administratif, jusqu'au bas-fond marécageux où sont installés le grand marché et la gare (celle-ci à peu près sur l'emplacement de l'ancien palais impérial). Le zongo était déjà situé au nord-est de cette vallée.
 - (5) En principe au nombre rituel de 3333, dit Bowdich (p. 289-290). Plan de Kumasi par Bowdich : p. 323, reproduit (réduit) in Dickson : p. 248.

la suite -en particulier son zongou- et il paraît raisonnable d'avancer le chiffre de 200.000 âmes au milieu du XIX^e siècle pour l'ensemble de l'entité à la fois rurale et citadine qu'était alors Kumasi (1).

Avec ses quartiers spécialisés, ses belles maisons à étage (dotées à chaque niveau de latrines, assainies tous les jours à l'eau bouillante) décorées de dessins géométriques en stuc peint, ses palais, ses temples (2), ses vastes rues ombragées, la qualité urbaine du centre de "Coomassie" -si différente du désordre et de la saleté des cités côtières- émerveilla Bowdich : "Quatre des principales avenues ont un demi-mille de longueur et cinquante à cent pieds de largeur (= 800 x 15 à 30 m). Je les ai regardés en construire une : on avait tracé une ligne de chaque côté pour la faire régulière. Les rues ont toutes un nom, et un haut dignitaire a la responsabilité de chacune..." (3). La propreté de la ville l'a frappé, ainsi que tous les visiteurs suivants : "Chaque maisonnée brûle ses ordures tous les matins au bout de la rue, et les gens sont aussi propres et soignés de leur maison que de leur personne..." (4).

-
- (1) Dickson (pp. 247-249). Ce chiffre de 200.000 habitants peut se déduire de ce que dit (sans beaucoup de précisions) Dupuis au sujet de la ville de Juabin : "On considère que sa taille est le tiers de celle de Kumasi et sa population est estimée à soixante-dix mille âmes" (2^e partie, p. XXX).
- (2) Voir dans Bowdich (pp. 312-313) de magnifiques dessins de maisons décorées. Ces architectures traditionnelles ont à peu près totalement disparu, à l'exception d'une douzaine de petits sanctuaires ruraux autour de Kumasi, où subsistent encore ces belles décorations en stuc (mais jamais les anciens toits de chaume à forte pente). Descriptions et photographies in Michael Switherbank : "Ashanti fetish houses".
- (3) Bowdich, p. 323.
- (4) Bowdich, p. 306. Trois ans plus tard, Dupuis a de la ville une impression bien moins flatteuse (p. 70) : "(l'aspect de Kumasi) était, cela doit être dit, étranger à ces images hautes en couleurs et à la description données au monde dans l'oeuvre de Mr. Bowdich...". Même idée chez son adjoint Hutton (in F. Wolfson, p. 108). Mais, dans son livre, Dupuis ne cesse de dénigrer tout ce qu'avait admiré son prédécesseur. En 1848, Winniett insiste à nouveau sur le magnifique ordonnancement de la cité : "Les rues sont généralement très larges et propres, et ornées de beaucoup de beaux arbres...". (Wolfson, p. 124), tout comme Henry Stanley, correspondant de guerre auprès de l'armée anglaise en 1874 (ibidem, pp. 160-161).

Kumasi n'était d'ailleurs pas la seule ville de la contrée. Il y avait également les capitales des principautés primitives, qui jouissaient, sur une échelle bien plus réduite, des mêmes avantages politiques et commerciaux : ainsi Bekwai, Mampong, Fomena (chef-lieu du petit Etat adansi, porte méridionale du pays ashanti) et surtout Juabin, centre de la plus prestigieuse, de la plus riche et de la plus turbulente de ces seigneuries. Selon le pasteur Freeman, qui la visita en 1842 (1), elle avait été quinze ans plus tôt vaste comme la moitié de Kumasi, avant d'être détruite pour rébellion (2); en pleine reconstruction, elle comptait déjà, selon lui, 10 à 15.000 citadins. Ramseyer et Kühne, en 1869, la jugeraient mieux construite, mieux soignée, plus belle que la capitale (3).

*
* *
*

La prospérité de Kumasi ne reposait pas seulement sur la richesse de sa classe dirigeante et sur l'efficacité d'une administration fermement tenue en main. Sa puissance actuelle provient en droite ligne de l'organisation de l'espace créée par et pour la ville au XVIII^e siècle. Il y avait alors pour un Etat deux sources possibles de richesse, mis à part le pillage de ses voisins et le trafic des esclaves. C'était tout d'abord le développement des forces productives, grâce à l'utilisation massive de la main-d'oeuvre servile que fournissaient en abondance les guerres et les tributs imposés aux vassaux du Nord (ceux du Sud payaient en poudre d'or), et en particulier l'essor de la production pour l'exportation, principalement de l'or et de la cola. L'aristocratie militaire ashanti était à la fois la garante et la bénéficiaire

(1) Thomas Freeman : "Journal of various visits to the kingdoms of Ashanti, Aku and Dahomi", 1854 (p. 158).

(2) Elle sera à nouveau rasée, pour la même raison, en 1875. Chacune de ces crises coïncide avec un affaiblissement du pouvoir central à la suite d'un revers militaire : campagnes de 1826 et de 1874). Juabin a été reconstruite sur ordre des Britanniques dans les années 1900, sans parvenir à recouvrer de nos jours un rang urbain. Voir R. Rattray : "Ashanti law and constitution" (pp. 176-177).

(3) Cité in Freda Wolfson (p. 152).

principale de la perpétuation de ce système, qui n'empêchait pas pour le petit peuple le maintien d'une agriculture familiale de subsistance (1). On trouve ainsi mentionné dans le livre de Dupuis l'utilisation d'esclaves pour ravitailler une garnison près de Bekwai, le travail de 8 à 10.000 autres dans les mines d'or du Nord-Ouest, l'implantation autour du lac Bosumtwe de 25.000 prisonniers de guerre asin et fanti, excellents pêcheurs, qui, dit-il "de par leurs grandes aptitudes nautiques, sont considérés comme une possession fructueuse par ceux qui les font travailler" (2). C'était d'autre part la valorisation de la richesse produite par le commerce à longue distance, en exploitant la position privilégiée qu'occupait l'empire, carrefour à mi-chemin des deux grands pôles économiques du sous-continent avant la période coloniale, le pays malinké et surtout le pays haoussa (3), et à proximité de la côte la plus assidûment fréquentée par les négociants européens.

Les Ashanti organisèrent donc une remarquable étoile de routes (4) autour de Kumasi, dont profitaient aussi les autres villes confédérées (voir carte n°). Les principaux de ces axes reliaient la ville au nord-ouest à Bondoukou et Bouna; au nord-est à Salaga; au sud à Axim et à Elmina, à travers le Denkyira, et surtout à Cape Coast par le chemin le plus court; enfin au

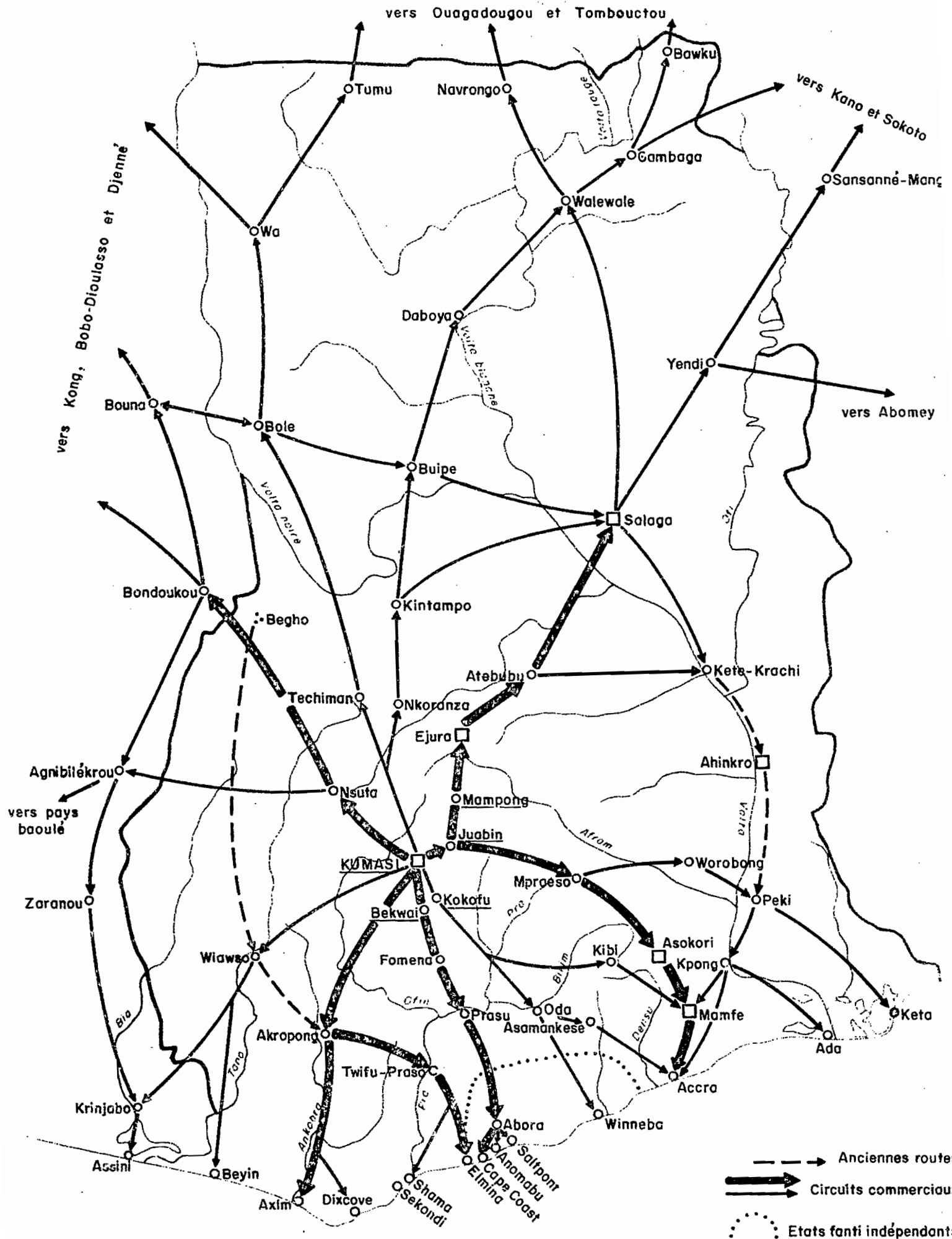
-
- (1) Voir l'analyse que fait de ce type de "mode de production africain" Emmanuel Terray : "Long distance exchange and the formation of the state: the case of the Abron kingdom of Gyaman" in *Economy and Society*, 1974, n° 3 (pp. 315-345).
- (2) Successivement : p. 61, p. LVII et p. XXI. Cette situation économique est illustrée par l'évolution respective des cours de la cola et des esclaves dans le Nord : 2.000 noix (une charge) pour un captif à l'époque de Bowdich, 10 à 14.000 à la fin du siècle (Rattray : "Ashanti law ...", p. III). Peu d'informations sont disponibles sur l'organisation du travail dans les mines d'or, mais on peut faire des analogies avec ce qui se passait en pays baoulé; voir Jean-Pierre Chauveau : "Les cadres socio-historiques de la production dans la région de Kokumbo, tome 1 : la période pré-coloniale", ORSTOM, Abidjan, 1972 (125 p.).
- (3) D'où les courants commerciaux rayonnaient bien plus loin, jusqu'aux rives de la Méditerranée : Richard Freeman ("Travel and life in Ashanti and Jaman", 1898) cite un voyageur qui en Libye, en 1792, entendit désigner l'Ashanti comme destination d'une caravane qui quittait la ville de Tripoli (p. 477, note 1).
- (4) Il s'agissait naturellement de pistes, piétonnières en forêt, caravanières en savane. Voir Dickson (p.215) et Fynn (p.119). Bowdich donne les longueurs de trajet suivantes: jusqu'à Accra, 15 jours; à Elmina, 10 jours; à Bondoukou, 12 jours, et 5 de plus pour atteindre Kong; à Salaga 17, et 7 de plus pour Yendi... Une journée de marche est estimée valoir quinze milles (24 km) (pp. 161-181).

sud-est à Accra par plusieurs itinéraires, en particulier celui qui suivait la crête du plateau kwahu, via Mpraeso, jusqu'aux Monts Akwapim, contournant ainsi le pays fanti et les turbulents vassaux du Sud, (Sefwi, Asin, Akim...), dont les soubresauts interrompaient de temps à autre les communications (1). Pour parfaire la concentration de tout le trafic en un seul noeud, il avait aussi fallu ruiner les itinéraires qui l'évitaient. Les Ashanti firent ainsi tomber en désuétude la vieille route Begho-Denkyira-Elmina et maintenaient une garnison à Ahinkro (sur la rive gauche de la Volta, au nord de Kpandu) pour empêcher l'utilisation de l'axe majeur qu'aurait pu être, en dépit de ses rapides, la vallée de la Volta.

La circulation dans l'empire était contrôlée par les "gardiens des routes" (2), fonctionnaires hiérarchisés qui veillaient à la sécurité des chemins, construisaient des ponts de bois sur les rivières (3), vérifiaient qu'aucune arme à feu n'était acheminée au-delà des frontières, percevaient taxes et péages qui autofinançaient leur administration et, à certaines périodes déterminées, assuraient le monopole du trafic aux convois des marchands impériaux opérant pour le compte de la Couronne (4)... Au XIX^e siècle, les principaux centres de ce contrôle étaient situés à Ejura, à la limite septentrionale du pays ashanti proprement dit, à Salaga, principal marché du Nord, à Asokori (près de l'actuelle Koforidua) sur la grande route du Sud-Est, et à Mamfé, au sommet des Monts Akwapim, qui commandait tout le trafic de côte orientale, que supervisaient aussi des délégués de l'Asantéhéné auprès des trois quartiers-généraux européens : à Accra dès 1776, à Cape Coast et à Elmina en 1816.

-
- (1) On "attrapait" (pour les vendre comme esclaves) les commerçants étrangers -en portugais "apanhar"- d'où l'anglo-africain "to panyar", qui revient bien fréquemment dans les textes décrivant les difficultés de négoce.
- (2) Voir Fynn : op. (p. 120).
- (3) Thomas Freeman : op. cit. (p. 118).
- (4) Sur ce commerce d'Etat, voir Rattray : "Ashanti law..." (pp. 110-111). L'asantéhéné s'était réservé la vente de la première récolte annuelle de cola, qui bénéficiait bien sûr des cours les plus élevés.

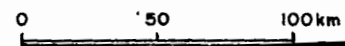
LES CIRCUITS COMMERCIAUX DANS LA PREMIERE MOITIE DU XIX^e SIECLE



Juabin: Principaux Etats ashanti primitifs

□ Principaux centres de contrôle des routes par les Ashanti

après K. Dickson: Historical geography of Ghana
J.K. Fynn: Asanie and its neighbours



Les échanges étaient ainsi canalisés sur Kumasi, lieu de passage et point de rupture de charge obligés : les commerçants côtiers ne pouvaient pas monter plus au nord, ni ceux de la savane descendre plus au sud. La ville devint donc un marché extrêmement actif, ce qui ne pouvait manquer d'avoir des répercussions sociales. Au début du XIX^e siècle, l'aristocratie militaire, dont la fortune reposait, on l'a vu, sur le travail des esclaves, se méfiait beaucoup des marchands. Bowdich notait en 1817 : "Ils sont aussi peu commerçants que l'étaient les anciens Romains, et leur gouvernement les refrénerait plutôt qu'il ne les encouragerait au négoce (croyant qu'un Etat ne s'agrandit que par la conquête), de peur que leurs aptitudes militaires n'en soient émoussées, et aussi qu'à la fin les négociants ne deviennent un corps trop puissant ou trop habile pour qu'on les puisse contrôler : ils pourraient sacrifier l'honneur et l'ambition de la nation à leur rapacité, et vendre aux peuples du Nord de la poudre et des fusils (dont l'exportation est strictement interdite)" (1). D'où une sourde lutte de classe, les chefs maintenant leur prépondérance à coups d'impôts et d'amende : "Si (les seigneurs encourageaient le commerce, le luxe -l'idole dont ils sont le plus jaloux- cesserait bientôt d'être leur privilège, car d'autres pourraient y accéder; les négociants, prenant de l'aisance, rivaliseraient avec eux et, pour leur propre sécurité, stimulés par l'idée qu'il y aurait désormais peu de risques à le faire, ils s'uniraient pour combattre l'aristocratie..." (2).

Malgré ces pressions, la puissance des commerçants se fit néanmoins de plus en plus grande, en particulier à partir des années 1840, quand les négociants étrangers furent proscrits du centre de l'empire (épisode mal connu), ce qui assurait aux Ashanti le monopole de trafic entre Nord et Sud, qu'ils maintinrent jusqu'à l'arrivée des Anglais (3). Quelques décennies

(1) Bowdich : p. 335.

(2) Bowdich : p. 336.

(3) Voir Kwame Arhin : "Aspects of the Ashanti Northern trade in the XIXth century", *Africa*, 1970, n° 4 (pp. 363-378) et "The Ashanti rubber trade with the Gold Coast in the 1890s", *Africa*, 1972, n° 1 (pp. 32-43), ainsi qu'Emmanuel Terray, déjà cité.

plus tard, ces commerçants ashanti avaient pris tant d'envergure et d'audace qu'on en trouve ainsi, venus acheter du caoutchouc naturel, dans la région de Danané (aux confins de la Côte d'Ivoire, de la Guinée et du Libéria) dès 1906-1908, à une époque où les pouvoirs coloniaux français et anglais venaient à peine de s'installer (1). De même on les rencontre à partir de 1927 à Mopti (Mali central) où ils achètent le poisson séché du Niger (que viennent d'ailleurs pêcher des Nzima du Sud-Ouest ghanéen) pour l'expédier sur Kumasi par camions entiers (2).

Ainsi, à côté du négoce traditionnel des particuliers qui allaient (éventuellement fort loin) échanger leurs surplus contre certains produits déterminés, destinés à leur usage immédiat ou à l'accroissement de leur patrimoine, il s'était progressivement développé des catégories de commerçants professionnels, permanents, qui achetaient ici pour revendre ailleurs avec bénéfice, selon des circuits qui pouvaient être très complexes, à l'intérieur ou à l'extérieur du pays, où intervenaient tour à tour les colas, la poudre d'or (monnaie dans le Sud), les esclaves, les cauris (monnaie dans le Nord (3)),

(1) Communication orale d'Alain Marie (juillet 1974), d'après les Archives Nationales d'Abidjan (séries sur la région de Man, 1905-1915 : rapports Chevalier (1909) : 1 Mi 34/1G 276 et Gauvain (1909) : DD 167). En 1914 il y avait déjà un quartier ashanti dans la ville de Man, fondée à peine six ans plus tôt (rapport Vilemur : PP26). Celui de la ville de Tabou (extrême Sud-Ouest ivoirien) existe toujours.

(2) Jean Gallais : "Le delta intérieur du Niger", tome II, (pp. 523 et 494), IFAN, Dakar, 1967 (621 p.).

(3) Dont le nom local ("sidi", dit Bowdich) a servi en 1965 à désigner la monnaie du Ghana : le cedi.

les tissus européens ou africains, les poteries (1)... On atteignait le stade capitaliste quand ces marchands utilisaient des manoeuvres, captifs ou salariés, pour le portage et investissaient dans la production (colatière puis, à la fin du siècle, caoutchoutière) par des locations de terres à mettre en valeur ou des prêts aux exploitants. Les capitaux ainsi amassés (en poudre d'or ou en pièces anglaises d'argent), la main d'oeuvre réunie, les méthodes mises au point avant l'époque coloniale déploieront toute leur puissance productive lorsqu'au début du XX^e siècle se répandra la culture du cacao (cf. ci-dessous, chapitre II, 2e partie).

*
* *
*

L'empire ashanti avait donc mis au point une organisation sociale, économique et spatiale d'une efficacité peut-être unique en Afrique Noire. C'est elle qui va par la suite assurer la survie de Kumasi malgré les désastres qui fondent sur la ville à la fin du XIX^e siècle. On a déjà noté que la montée de deux grands impérialismes aspirant ensemble à la maîtrise de toute la côte rendrait inéluctable leur affrontement. Un premier duel, très violent, les avait opposés de 1806 à 1826. La victoire ayant plusieurs fois changé de camp (2), les deux adversaires épuisés finirent par entériner le statu

(1) En particulier celles produites par les villages spécialisés de la région de Kumasi (surtout Old Tafo, au nord de la ville; cf. Rattray : "Religion and Art...", pp. 301-302) et aussi les magnifiques poteries shaï, provenant des collines au nord de Tema, où les sondages archéologiques de Georges Brun (communication orale, septembre 1974) ont révélé l'importance de cette activité dont vivaient une douzaine de villes (construites en pierres et fortifiées) que les Anglais firent évacuer vers 1900.

(2) Rappelons-en les épisodes les plus marquants. En 1806 : promenade militaire des Ashanti sur la côte, où les forts européens baissent humblement pavillon. Les ambassades de Bowdich en 1817 et de Dupuis en 1820 visaient au rétablissement de bonnes relations, mais l'arrêt de la traite -qui bouleversait l'économie ashanti- les rendait impossibles. En 1824, expédition anglaise qui s'achève en désastre : l'armée menée par William Macarthy (le Makanta des traditions orales ashanti), gouverneur de la British West Africa, s'enfonce dans la forêt et s'y fait exterminer. Enfin en 1826, nouvelle offensive ashanti, arrêtée par une coalition des Européens et des peuples côtiers (ceux de la région d'Accra fournissant le gros des troupes, avec notamment des milices urbaines menées par les principaux commerçants) dans une sanglante bataille entre Tema et Dodowa, où s'opposèrent 40 à 50.000 hommes dans chaque camp. Voir J. Fage: op. cit. (pp. 132-134).

quo ante : le pays fanti échappait définitivement à la tutelle de Kumasi (pour passer discrètement sous celle de Londres). La trêve dura près de quarante ans (1). Mais après une nouvelle offensive ashanti, en 1863, qui fit s'interroger les Britanniques sur l'opportunité d'un abandon total de la côte, puis les désordres de plus en plus graves qui suivirent un échange de forts entre Anglais et Hollandais en 1867 et surtout le retrait définitif de ces derniers en 1872 (très mal accepté, on l'a vu à propos de l'histoire d'Elmina, par ceux des peuples littoraux qui avaient lié leur fortune à cette présence), l'Angleterre décida d'en finir et de briser une fois pour toutes les reins à la puissance rivale. En 1874, un puissant corps expéditionnaire (2) pénétra, au prix de combats acharnés, jusqu'à Kumasi, qui fut consciencieusement pillée et incendiée.

Le traité de Fomena rejetait les Ashanti loin de la côte, au-delà des rivières Pra et Ofin (3), les provinces méridionales devenant peu après la colonie britannique de la Gold Coast. L'empire subsistait cependant, bien que les Anglais fissent ce qu'ils pouvaient pour en miner la cohésion et soutenir ses vassaux insurgés (4); il se redressa péniblement autour de

-
- (1) Ce furent ainsi les bons rapports entretenus dans les années 1830-1840, grâce à l'habile diplomatie de Maclean (voir ci-dessus p.), qui permirent la visite à Kumasi du pasteur Freeman, plusieurs fois cité.
 - (2) Le plus fort, semble-t-il, jamais engagé dans une guerre coloniale en Afrique Noire : 2.500 Blancs (Dodds au Dahomey vingt ans plus tard n'en aura qu'un millier) et de nombreuses troupes auxiliaires africaines, avec un armement ultra-moderne. L'empire ashanti était certainement la plus grande puissance militaire du sous-continent au XIX^e siècle, et la plus coriace à soumettre. L'armée était accompagnée de correspondants de guerre (dont Henry Stanley), qui nous ont laissé de nombreux textes sur la côte et l'intérieur à cette époque (voir le recueil souvent cité de Freda Wolfson: "Pageant of Ghana").
 - (3) Ce sont toujours les limites méridionales de la Région Ashanti (y incluant le pays adansi).
 - (4) Par exemple en aidant, en 1875, la révolte de l'Etat confédéré de Juabin, dont les insurgés vaincus trouvèrent asile en territoire anglais. Ils y fondèrent le "New Juabin", où s'élève aujourd'hui la ville de Koforidua.

Kumasi reconstruite à la diable (1). On s'efforça aussi de ruiner la position commerciale de la ville en favorisant de nouveaux axes commerciaux qui la court-circuitaient : Accra-Kibi-Mpraeso-Atebubu et Accra-vallée de la Volta-Salaga; mais les désordres qui bouleversaient alors les régions septentrionales ne leur permirent pas de s'épanouir durablement.

Vingt ans plus tard, le grand "scramble" colonial battait son plein (2). Français et Allemands rôdaient de façon inquiétante dans l'hinterland de la Gold Coast et les Anglais se voyaient en grand danger d'être pris de vitesse et confinés à la côte, comme cela venaient de leur arriver en Gambie et en Sierra Léone. Ils se décidèrent donc à marcher vers le Nord. En 1896, une colonne s'empare sans coup férir de Kumasi, à nouveau pillée (le quartier religieux de Bantama, en particulier, est systématiquement rasé par Baden-Powell). Dans les trois années suivantes, les frontières de la colonie sont à peu près fixées (3).

-
- (1) Les voyageurs de l'époque expriment tous leur déception devant la décrépitude de la ville et la décadence profonde de son urbanisme et de son architecture : en 1888, Richard Freeman note que "les chemins sont sales et mal tenus; entre les groupes de maisons s'intercalent de grands terrains vagues, où au milieu des grandes herbes drues se dressent des ruines... Depuis la destruction de la cité en 1874, les indigènes semblent ne pas avoir eu à coeur de la reconstruire" (op. cit., p. 109; voir pp. 110 et 127 les plus anciennes -mais peu lisibles- photographies de Kumasi). Même opinion en 1896 chez Baden-Powell, qui ne jouait pas encore au boy-scout : "il y a peu de choses qui méritent le nom de palais (dans la résidence du roi)... avec peu ou pas de décorations..." (in Freda Wolfson : p. 201).
- (2) Rappelons qu'en Afrique de l'Ouest, celui-ci débute dès 1879 : cf. Henri Brunschwig : "Scramble et course au clocher", Africa, 1971, n° 1 (pp. 139-142).
- (3) Celle de l'est mise à part : on sait qu'après la première guerre mondiale l'Angleterre reçut en "mandat" une partie du Togo allemand (actuelle Région de la Volta et frange orientale de la Région Septentrionale, avec Yendi) annexé par le jeune Ghana en 1956 (cf. supra, p. note)

L'asantéhéné est envoyé en exil, l'empire démembré, la confédération dissoute; Kumasi est privée de toute fonction de commandement et de tout privilège commercial (1). Le creux de la vague est atteint en 1900 : une formidable insurrection souleva de fureur et de désespoir les Ashanti lorsque le gouverneur de la Gold Coast commit l'imprudencé sacrilège de venir à Kumasi réclamer la rédition du Trône d'or. Lui-même se retrouve assiégé dans la forteresse que les Anglais venaient d'édifier au plus haut point de la ville. Pendant de longs mois, la ville elle-même sert de champ de bataille(2). Elle n'est plus que cendres quand, à la fin de l'année, la rébellion est enfin matée et le pays ashanti officiellement annexé à la Couronne britannique.

Quelques années plus tard, Kumasi avait ressuscité de ses ruines, mais dans un tout autre contexte, celui de la période coloniale.

-
- (1) Le premier recensement colonial, en 1897, ne lui donne que 5.500 habitants (Dickson, p. 249), dont un tiers d'étrangers, des commerçants musulmans -Haoussa en particulier- qui prendront en 1900 le parti des Anglais contre les Ashanti : ceux-ci revendiquaient entre autre le retour à leur ancien monopole commercial.
- (2) Cf. Walton Claridge : "A history of Gold Coast and Ashanti" (1915), tome II, chapitre XXII à XXV. Voir surtout la très suggestive description du siège (où la garnison anglaise fut à deux doigts de sa perte) par l'un des participants, le capitaine Armitage (qui avait précédemment exploré et soumis la région du Sunyani), pp. 461-462.

Texte B

(Extrait de la première partie du chapitre II, sur
l'organisation administrative des différentes
régions du Ghana à l'époque anglaise)

En pays ashanti, l'évolution fut inverse: d'une administration directe à la restauration progressive des pouvoirs traditionnels que l'on s'était initialement ingénié à démolir (1). Il s'agissait de faire éclater la vieille confédération, déjà décapitée par l'exil de son chef, en traitant avec chacun des Etats constitutifs séparément. Après une période initiale d'hésitation, où l'autorité supérieure était exercée par un "chief civil and military officer of the Crown" résidant à Kumasi, le pays fut divisé en provinces où l'on s'efforçait de promouvoir l'influence de "paramount chiefs" (2) pour ruiner les anciennes loyautés unitaires. L'Etat de Kumasi, dont on avait réduit autant que possible le territoire, était privé de dynastie simplement, à partir de 1905, un conseil de notables assistait le "chief-commissioner" anglais pour les problèmes subalternes.

Mais ces tentatives de destruction de la nation ashanti échouèrent. Malgré la prospérité apportée par l'essor fulgurant du cacao, comme nous le verrons plus loin, le pays restait inquiet, instable, frémissant... Dans les années 1920, les enquêtes ethnologiques du capitaine Rattray, "government anthropologist", mirent en évidence le trouble des esprits et l'impossibilité de parvenir à une pacification véritable sans restaurer l'unité des Ashanti, symbolisée par le Trône d'or et par l'empereur, ce que les autorités coloniales firent à petits pas. En 1924, le vieil asantéhéné déchu était autorisé

(1) Cf. Agbodeka : op. cit. (pp. 69 et sqq). et Crowder : op. cit. (pp. 230 et sqq.)

(2) Analogue aux "chefs supérieurs" des colonies françaises - Il s'agissait en particulier de ceux de Bekwai, Manso-Nkwata et Mim, restés fidèles lors de l'insurrection de 1900. Les principaux chefs-lieux administratifs étaient fixés à Bekwai, Obuasi et Sunyani. On notera la discordance des deux structures, et leur faible rôle urbanisant, surtout pour la première.

à revenir "à titre privé" de son lointain exil dans l'Océan Indien, et reconnu deux ans plus tard comme seigneur de Kumasi (1). En 1935, la confédération était enfin rétablie, le Trône d'or ressorti en grande pompe de sa cachette et un nouvel empereur couronné. On tenta certes de contrebalancer son pouvoir en l'équilibrant d'un "Ashanti Confederacy Council". Mais celui-ci, dont les membres étaient des notables personnellement liés à l'asantéhéné par le terrible "Grand Serment" qu'avait instauré Opo Kou Waré deux siècles plus tôt pour unifier solidement l'empire (2), fit bloc derrière son suzerain (3). Arrachant l'une après l'autre les concessions aux Anglais (récupération des terres de la Couronne, possibilité de destituer les vassaux, de créer de nouvelles seigneuries,...), la nouvelle structure politique ashanti récupéra en dix ans un pouvoir considérable (4).

-
- (1) Étaient en même temps instaurées des autorités municipales à Kumasi, dotées d'un budget autonome. On notera que celui-ci est dès cette date comparativement énorme, souvent supérieur à celui de la ville d'Accra : en 1926, 45.000 livres de dépenses à Kumasi pour 40.000 Accra, 12.000 à Sekondi, 8.000 à Cape Coast. Dix ans plus tard, respectivement : 109.000, 164.000, 34.000, 13.000; en 1960 : 1.177.000 à Kumasi, 1.154.000 à Accra, 544.000 à Sekondi-Takoradi, 127.000 livres à Cape Coast (cf. G. Kay : op. cit., pp. 380-381). La métropole Ashanti avait donc les moyens financiers de sa puissance, sans commune mesure avec ceux des autres villes, en dehors de la capitale.
 - (2) Ce serment, rappel symbolique du désastre national qu'avait été la mort d'Oséï Toutou, était la plus redoutable des invocations politico-religieuses ashanti, dont le parjure ébranlait les fondements mystiques de la nation et entraînait pour son auteur les pires châtements naturels et surnaturels; cf. J.K. Fynn : op. cit. (pp. 58 et 60).
 - (3) A. Triulzi : "Asantehene -in- council", Africa, 1972, n° 2 (pp. 98-111).
 - (4) Cette vigoureuse organisation de l'espace autour de son chef-lieu se lit aujourd'hui encore dans la forme radiocentrique des "local councils" et des districts de la Région Ashanti, dont beaucoup s'étendent en triangle des abords de Kumasi jusqu'aux frontières de la province. Cette structure territoriale (que l'on retrouve dans d'autres États centralisés en Afrique, chez les Bamoun du Cameroun, par exemple) est d'ailleurs exactement celle que Platon assigne à sa "République" idéale (cité par Lewis Mumford : "La cité à travers les âges", Paris, 1967, p. 233).

Mais cette concentration de l'autorité sur Kumasi provoqua, à la longue, l'exaspération de ses sujets non-ashanti; d'où, en 1951, la sécession des Dormaa de Sunyani, puis, en 1956, celle des Abron de Techiman et des Ahafo de Goaso (1), qui s'affranchirent de l'obédience du "conseil ashanti". Comme bien souvent, les anciennes stratégies politiques se faufilaient dans les formes nouvelles : la chefferie ashanti s'étant en 1954 donné comme organe politique moderne le "National Libération Movement; les dissidents s'affilièrent au parti adverse, le "Convention People's Party" de Nkrumah. Ce dernier l'ayant emporté, il fut créé en 1959 une Région Brong-Ahafo, avec pour chef-liou la petite ville de Sunyani (12.000 habitants en 1960), ce qui amputait de 35 % la population et de 60 % le territoire ressortissant des administrations de Kumasi. Mais celle-ci avait depuis longtemps remonté la pente, malgré l'hostilité du pouvoir colonial : champ de ruines où seule comptait l'armée anglaise à la fin de 1900, la ville avait retrouvé 24.000 habitants dès 1921, 36.000 dix ans plus tard, 70.000 en 1948, près de 200.000 en 1960... Kumasi avait reconquis politiquement et économiquement son rang de métropole intérieure.

(1) Cf. ci-dessus p. note.

B I B L I O G R A P H I E

Des textes cités concernant l'Ashanti

- 1- Francis AGBODEKA : "Ghana in the XXth century" - Ghana Universities Press, Accra, 1972 (152 p.).
- 2- Kwame ARHIN : "The financing of the Ashanti expansion (1700-1820)" in AFRICA, 1967, n° 3 (pp. 283-291).
- 3- id. : "Aspects of Ashanti Northern trade in the XIXth century" in AFRICA, 1970, n° 4 (pp. 363-373).
- 4- id. : "The Ashanti rubber trade with the Gold Coast in the 1890s" in AFRICA, 1972, n° 1 (pp. 32-43).
- 5- Edward BOWDICH : "Mission from Cape Coast Castle to Ashantee" (1824), F. CASS, London, 1966 (512 p.).
- 6- Walton CLARIDGE : "A history of the Gold Coast and Ashanti" (1915), F. Cass, London, 1964 (649 et 638 p.).
- 7- Michael CROWDER : "West Africa under colonial rule", Hutchinson and Co, London, 1970 (540 p.).
- 8- Hubert DESCHAMPS : "L'Europe découvre l'Afrique", Berger - Levrault, Paris, 1967 (pp. 57 à 64).
- 9- Kwamina B. DICKSON : "A historical geography of Ghana", Cambridge University Press, Cambridge, 1971 (379 p.).
- 10- Kwamina B. DICKSON and George BENNEH : " A new geography of Ghana", Longman, London, 1970 (173 p.).
- 11- Joseph DUPUIS : "Journal of a residence in Ashantee" (1824), F. Cass, London, 1966.
- 12- J. D. FAGE : "A history of West Africa", Cambridge University Press, Cambridge, 1969 (239 p.).

- 13- Richard A. FREEMAN : "Travels and life in Ashanti and Jaman" F. Cass, London, 1967 (559 p.).
- 14- Rev. Thomas B. FREEMAN : "Journal of various visits of the kingdoms of Ashanti, Aku and Dahomi" (1844), F. Cass, London 1968 (298 p.).
- 15- John Koffi FYNN : "Asante and its neighbours (1700-1807)", Longman and Northwestern University Press, Evanston (Illinois), 1971 (175 p.).
- 16- David GROVE and Laszlo HUSZAR : "The towns of Ghana", Ghana Universities Press, Accra, 1964 (98 p.).
- 17- G.B. KAY et al. : "The political economy of colonialism in Ghana", Cambridge University Press, Cambridge, 1972 (431 p.).
- 18- A.A.Y. KYEREMATEN : "Panoply of Ghana", Longman, London, 1964 (120 p.).
- 19- id. : "Kingship and ceremony in Ashanti", U.S.T.K. Press, Kumasi, 1970, (54 p.).
- 20- Capt. R.S. RATTRAY : "Ashanti" (1923), Clarendon Press, Oxford, 1969 (348 p.).
- 21- id. : "Religion and Art in Ashanti" (1927), University Press, Oxford, 1969 (414 p.).
- 22- id. : "Ashanti law and constitution" (1929) University Press, Oxford, 1969 (420 p.).
- 23- A.F. ROBERTSON : "Histories and political opposition in Ahafo" in AFRICA, 1973, n° 1 (pp. 41-58).
- 24- G.T. STRIDE and C. IFEKA : "Peoples and empires of West Africa", Nelson, London, 1973 (373 p.).
- 25- Emmanuel TERRAY : "Long distance exchange and the formation of the State" in ECONOMY AND SOCIETY, 1974, n°3 (pp. 315-345).
- 26- Alexandro TRIULZI : "The asantehene -in- council" in AFRICA, 1972, n° 2 (pp. 38-111).
- 27- Ivor WILKS : "Ashanti government" in D. FORDE and Ph. KABERRY: "West African kingdoms in the XIXth century" International African Institute, Oxford, 1969(pp.206-231)
- 28- Freda WOLFSON : "Pageant of Ghana", Oxford University Press, London, 1958 (266 p.).

Marguerat Yves (1980)

Les fondements historiques de la puissance urbaine de
Kumasi

In : La formation du réseau urbain au Ghana

Lomé : ORSTOM, 23 p. multigr

La Formation du Réseau Urbain au Ghana : Colloque

Kumasi (GH), 1975/01.